

avec ce qu'en rapportent les Chinois), il les envoie chez Tardouch, dans la Nation Intérieure. Est-ce pour exhiber ses relations avec le Ta-Thsin, et se donner du crédit auprès de ses cousins et rivaux? Est-ce pour intimider les Romains, par la grandeur du pays et le voisinage des Chinois? Quoi qu'il en soit, les relations sont interrompues, de ce jour, entre la lointaine Turquie et Rome, parce que Rome a eu peur des tribus marronnes échappées aux Turcs, et surtout parce qu'elle n'a pas osé s'entendre avec eux pour attaquer franchement les Sassanides, et partager, avec les gens d'extrême Orient, le grand empire perse, parce que le Turc barbare et païen lui faisait horreur. Que serait-il advenu de la propagande islamique, dont le véritable point d'appui fut la Perse, si le Turc christianisé, le bouddhiste et le païen, avec le Chinois, le Romain, avaient écrasé ensemble le Sassanide, avant l'Hégire? Mais, pour ces Byzantins, hors de leur Eglise, il n'y avait point d'humanité.

Pour la première fois, mais non la dernière, la fatuité et l'ignorance théologique empêchèrent l'entrée de l'Asie dans le monde européen.

LIVRE II

LES TURCS ET L'ISLAM

Le VII^e siècle a été l'époque critique dans la vie des peuples asiatiques. En désorganisant l'empire des Sassanides et les pays iraniens, la révolution musulmane arabe a dévié sur la Perse, sur l'Asie Mineure, et sur la Syrie une partie du courant d'immigration turque, canalisé, jusqu'à cette époque, dans la vieille voie scythique, au nord de l'Oxus et de la Caspienne. En apportant la doctrine nouvelle de l'Islam jusqu'au fond des Marches chinoises du Nan Lou et du Pé Lou, elle a profondément modifié, pour toujours altéré les rapports sociaux et politiques entre l'Europe chrétienne et l'extrême Orient; elle les a compliqués de toutes les difficultés, de tous les malentendus que comporte une querelle religieuse; du Turc, intermédiaire naturel entre la Chine et l'Europe, elle a fait le champion armé d'une foi asiatique hostile à la foi des Européens, de sorte que les plus grandes guerres religieuses du moyen âge ont été soutenues, contre l'Europe, par des peuples qui n'avaient aucun grief contre la chrétienté, et se souciaient très médiocrement de la religion qu'ils étaient, aux yeux des Occidentaux, censés incarner. La révolution

musulmane a décidé du sort de l'Asie, sans que la volonté des peuples dominant l'Asie par leur situation géographique et par la force de leurs armes ait compté pour si peu que rien. Le Turc est devenu le représentant de l'Asie islamique contre une Europe chrétienne sans même s'en apercevoir. Ces hommes, fiers de leur race, braves sur tous et têtus entre tous, ont gaspillé leur énergie et leur volonté, au hasard, à l'aventure, au service d'étrangers. Quand les Grands Mongols du XIII^e siècle ont voulu pour eux, il était trop tard; le sort était fixé.

Le stupide romantisme religieux de la noblesse persane avait livré l'Iran à l'anarchie et à l'illuminisme des révolutionnaires arabes. Les vainqueurs ne tardèrent pas à envahir les Marches de Khorassan, et celles de Sogdiane et de Fergana, d'où les derniers Sassanides n'avaient pu réussir à déloger les Turcs. C'était au commencement de la deuxième moitié du VII^e siècle; l'Ili Khan avait de rudes ennemis sur les bras, et ne pouvait guère songer à secourir ses vassaux et alliés des Marches persanes, Turcs Ripuaires, Turcs Sogdiens et Ferganais, et gens de Turkestan. A l'est, la nation des Khitaï s'était séparée des Tou-Kioue, des Oïgour et des Karluk, avait fondé un royaume indépendant; maîtres des Marches orientales de Chine, du pays de Liao, ces Khitaï disputaient aux Tou-Kioue et aux Karluk les Marches du nord, le long de la Grande Muraille, l'accès du Pé Lou, objet de convoitise éternelle pour les Turcs orientaux. Par le défaut de la Grande Muraille, qui laissait ouverte une trouée entre le coude du Fleuve-Jaune et la mer, les Khitaï pénétraient sans cesse en Chine, couraient jusqu'à la « Rivière-Blanche », au Peï Ho; plus les Khitaï du roi de Liao devenaient incommodes, plus les Chinois soldaient cher les reîtres de l'Ili Khan; il valait mieux rester au pays, se faire marchander par l'Illustre Empereur, piller ses terres quand il ne pouvait plus payer, batailler

contre les cousins khitaï, les concurrents qui gâtaient le métier, que d'aller courir les aventures en pays perdu, là-bas, dans l'Ouest, de l'autre côté du Pé Lou, pour défendre les arrière-cousins des Marches persanes, qui payaient en belles paroles. Après tout, c'était leur affaire; ils étaient Turcs, donc bonnes gens d'armes; ils n'avaient qu'à se débrouiller.

D'autre part, les Chinois avaient remis de l'ordre dans leur maison, et c'était fini de rire avec l'Illustre Empereur. Ils voulaient bien payer, mais à condition qu'on marche droit. Quand les Turcs de l'Ili Khan élevaient trop leurs prétentions, le Chinois marchandait, et finissait par leur lâcher dessus les Turcs du Liao; alors ces Tou-Kioue se faisaient humbles, sollicitaient l'Empereur; le Chinois faisait volte-face, abandonnait le Khitaï et lançait sur lui son cousin de l'Ouest. Une nouvelle dynastie, celle des *Souï*, avait d'abord refait l'unité de l'empire; toungouze par la race (leur grand ancêtre était un *Sian pi*), chinoise par le cœur, la maison de Souï prit pour centre d'action ce brave pays de Ho-Nan, avec Lo Yang pour capitale. Les gens du Chen Si, des Marches, servis par leurs mercenaires turcs, se révoltèrent, rétablirent la suprématie militaire de la Chine du Nord sur celle du Sud, fondèrent la dynastie des *Thang* (626), chinoise de sang, turque par les alliances, par le caractère, par le tempérament, la plus rude et la plus guerroyante qui ait régné en Chine. Sur les Turcs, les Thang remirent la main, aussi ferme que celle des Han. Pendant la seconde moitié du VII^e siècle, dans le bassin oriental de haute Asie, entre le Pé-Lou et les monts Khingan, la soumission des Turcs à l'Illustre Nation, au Saint Empereur de Thang, fut entière, absolue : « Les Begs et le peuple (*Boudoun* : la communauté, la République), étant sans direction, l'Illustre Nation étant hostile, fausseté régnant, aînés et cadets étant désunis, begs et peuple se soupçonnant, le peuple turc intérieur se défit, le kaganat des kagans se

défit; à l'illustre Nation, les fils des begs furent serviteurs, leurs pures filles, servantes. Les begs tures quittèrent leurs noms (titres) tures, et comme begs chinois, adoptèrent des noms (titres) chinois, à l'illustre Empereur se soumirent, cinquante années durant leur intelligence et force lui donnèrent¹. » C'est à la solde des Thang, sous le protectorat chinois, que les Tures de la Nation Intérieure vont vivre désormais, jusqu'à la dissolution de leur État; une suprême tentative, pour recouvrer leur autonomie, fut essayée par les derniers Kagans, au commencement du VIII^e siècle, et se termina par leur soumission volontaire.

D'abord, les Thang mirent leur capitale à Si-Ngan, en Chen Si, à égale portée des Marches et du Ho-Nan, entre la poitrine et le cœur de la Chine. C'était un poste de combat, parfaitement choisi, couvert au nord par le coude du Hoang Ho, puis par la Muraille, puis par le quintuple fossé que forment, au sud du coude, les principaux affluents du grand fleuve; défendu, à l'est, par les défilés du Ho-Nan, où les Mongols de Moukhouli, au XIII^e siècle, vaincus jusqu'à ce jour, se firent battre par trois fois. Aux révoltes de la Chine turbulente, de l'Aquitaine chinoise qui commence au Yang tseu Kiang, les Thang opposaient la barrière des affluents au nord du Fleuve-Bleu; entre les deux grands cours d'eau, ils tenaient tous les débouchés vers le sud-ouest et l'ouest, vers le Tibet, vers l'Inde, vers le Nan Lou. De ce côté, ils recevaient à la fois le bouddhisme, le christianisme, et dominaient les routes par lesquelles les nouvelles doctrines pénétraient dans l'Empire du Milieu, les ouvraient et les fermaient à leur gré, maniant d'une main sûre et d'un cœur hardi les écluses entre la Chine et l'Occident; ils les ouvrirent au christianisme.

1. *Alltürkische Inschriften*, p. 7 — 6, 7 et 8.

Le christianisme avait pénétré en pays ture, par le Khorassan et les Marches de Transoxiane, dès le IV^e siècle. En 334, Barsaba était évêque de Merv en Khorassan; en 420, l'évêché de Merv érigé en siège métropolitain. Vers 503, des évêchés sont fondés à Hérat et à Samarkande. Le patriarche Timothée (718-820) envoie des missionnaires jusqu'à Karakorum, et aux environs de l'an 1000, au fond du Kobi, les Tures Kérait acceptaient le nestorianisme que leur apportait le métropolitain de Merv, Ebed Jesu¹. En Chine, ce fut en l'an 635 qu'un moine syriaque, dont les Chinois n'ont conservé que le titre « *Rabban* », sous sa forme chinoisée *O-lo-pen*, prêcha l'évangile. Dès 638, l'empereur Tai Tsoung rendait un décret en faveur de la nouvelle religion, et autorisait la construction d'une église dans sa capitale. La fameuse inscription bilingue de Si Ngan Fou (en chinois et en syriaque) mentionne, à la date de 781, le métropolitain nestorien sous son nom chinois de Ning-Chou, à côté du patriarche Mar Hanan Ishoua (Josué), et d'Adam, évêque et pape de *Tzinistan*, « Chine ».

Le bouddhisme avait été introduit par des missionnaires chinois, dans la seconde moitié du VI^e siècle. Tho-Po (Dobo) Khan, frère et successeur de Mokan Khan, s'était même converti².

Au XIII^e siècle, une partie des tribus qui entrèrent dans la Confédération mongole était bouddhiste, et une autre, chrétienne.

Dans cette même année 635 où le moine syrien recevait l'hospitalité de l'illustre Empereur, — la quatorzième de l'Hégire, — les Arabes dispersaient la chevalerie persane à Kadessiyah; Hilâl, fils d'Alkama, sabrait le noble Roustem, et les « gueux », les « mangeurs de lézards », enlevaient en triomphe le Direfch, l'étendard sacré des Sassanides, devant

1. *Revue de l'Histoire des Religions*, t. XXII, p. 290.

2. Voir plus haut, p. 116.

lequel reculaient naguère les armées romaines. Trente ans après, la Perse invoquait *Allah*, et les coureurs arabes franchissaient l'Oxus, s'aventuraient dans les Marches du Nord, en Sogdiane, en pays turc. D'abord, en fuyant comme jadis, au temps d'Alexandre, le dernier des Achéménides, ce fut à l'ennemi héréditaire que le dernier des Sassanides vint demander asile. A l'honneur des Turcs, Yezdedjerd, le roi d'Iran, vaincu, fugitif, ne douta point de leur hospitalité; la générosité turque ne démentit pas sa confiance. Les gens de Touran protégèrent noblement le dernier des rois d'Iran, qui avaient si longtemps combattu ces barbares de toute leur haine de Grands Rois.

Les bandes arabes organisées en Khorassan suivaient, pour envahir les Marches turques de Sogdiane et de Fergana, la vieille route militaire au sud de l'Oxus, par Merv et Balkh; de Balkh, elles tournaient au nord et passaient le grand fleuve soit au Tchardjouï actuel, soit au gué de Termiz. De l'autre côté de l'Oxus, la résistance commençait, plus dure qu'on ne le croit d'habitude. Mais du fait des Turcs la religion y a été pour peu de chose. L'extraordinaire désorganisation du pays a été la cause principale qui a facilité la victoire de l'Islam. Si les Arabes n'avaient compté que sur leurs lances, jamais ils n'auraient eu le bonheur insolent de triompher en Sogdiane. Là comme ailleurs, leur merveilleux génie de mise en scène et le désordre moral de leurs adversaires ont servi la fortune de ces prestigieux comédiens. A coup sûr, dans les pays iraniens où ils s'installaient de force, les Turcs n'étaient pas aimés. Quand ils étaient dégrossis, leur morgue chinoise, quand ils restaient frustes, leur lourde suffisance de reîtres les rendaient insupportables; à Samarkande, à Bokhara, ils étaient dépaysés; ils campaient. En Transoxiane et en Fergana, les masses iraniennes restèrent indifférentes dans une lutte dont leur nationalité était l'enjeu.

Elles ne montrèrent un peu de vitalité que sur le fait de religion; ce n'est qu'en 94 de l'Hégire (712) que les Arabes purent bâtir leur première mosquée à Bokhara, et encore durent-ils faire cette concession, inouïe aux yeux de musulmans, d'y célébrer l'office en persan; qu'on imagine les Arabes récitant le Coran, dans la mosquée de Cordoue, en espagnol, et on comprendra combien vite l'islamisme de Perse et de Transoxiane a perdu son caractère original, s'est iranisé. Longtemps encore, dans ce pays conquis par l'islam, les fidèles n'allaient à la mosquée cathédrale de Koutéibeh qu'en troupe et armés; sur le parvis, dans les ruelles, embusqués aux allées des maisons, ces Iraniens qui fuyaient devant leurs lances à la bataille, les assommaient à coups de pierres. La caisse noire de l'islam paya deux drachmes à tous les convertis qui venaient à l'office du vendredi¹; finalement, il fallut recourir à des dragonnades. Koutéibeh désarma les habitants de Bokhara et de Samarkande, et logea dans leurs maisons les plus sacrifiants de ses guerriers, d'un islamisme plus que douteux, les *Nossairi* de Syrie (ce sont nos *Ansariés* contemporains), qui encore aujourd'hui passent, aux yeux de leurs voisins musulmans et chrétiens, pour des brigands et des païens; ces mécréants finirent par convertir les bourgeois de Transoxiane à la religion de « la meilleure des créatures », Mohammed l'apôtre.

En rase campagne, il fallait batailler contre le Turc. Ni les trente sous du vendredi, ni les yatagans des coupe-jarrets libanais n'y faisaient rien. Ces Turcs étaient des plus tièdes pour le mazdéisme, qu'un certain nombre d'entre eux avaient

1. On les faisait prier au commandement : « Les Boukhares qui, dans les premiers temps de l'islamisme, ne pouvaient comprendre l'arabe, récitaient en persan les prières et les chapitres du koran. Lorsque les fidèles devaient s'incliner, un homme placé derrière l'assistance disait à haute voix : *Néguinéta Neguinét*, et lorsqu'ils devaient se prosterner la face contre terre, il criait : *Nigounya Nigouny* » (ces mots sont en vieux persan). — Narchakhi, dans l'Appendice de la Relation de Riza Qouly, par Schefer, p. 274.

adopté à leur manière, militairement, pour la bonne tenue en ville; les trois quarts étaient bouddhistes, païens, ou quelques-uns déjà, ceux qui avaient affaire aux gens des évêchés de Merv ou de Samarkande, chrétiens nestoriens. Des Iraniens, ils se souciaient comme des neiges d'antan; ce n'étaient plus eux qui étaient le gouvernement. Les Arabes leur déplaisaient fort : d'abord, ils ne prenaient pas de gens d'armes à leur solde, faisaient le métier eux-mêmes, accaparant, à leur profit, la vache à lait de Sogdiane, dans le riche pays du *Zerr-Afchane*, « verseur d'or ». Et puis, avec eux, on ne pouvait compter sur rien; de hiérarchie, néant; de consigne, hors la religion tatillonne, inquisitrice, se mêlant de tout, même du manger et du boire, pour ces gros appétits d'ivrognes sibériens, encore moins. Autant la plèbe iranienne, opprimée par ses *Mobed* du haut clergé, pillée par ses *Azâdh* et ses *Dihkan* de la chevalerie, s'était jetée, à plein collier, dans le communisme démocratique, dans l'indiscipline sociale prêchée par les Arabes, autant la canaille artiste du Midi s'était éprise de leurs grands airs, de leur faconde tour à tour dédaigneuse et tragique, autant le Turc, habitué à l'ordre chinois, se croyant, à lui seul, le monopole du désordre à main armée, répugnait à ce tumulte de phrases et à cette confusion de faits. Il comprenait bien un roi de Perse, — le Grand Roi, — auquel on faisait la guerre, ou qui vous payait pour la faire à d'autres. — Il comprenait aussi une religion officielle, avec des cérémonies réglées, comme en Chine; la forme et le dogme lui importaient peu, puisqu'au-dessus, qu'ils fussent mages, chrétiens, bouddhistes, ces Turcs savaient bien qu'il y avait le Tengri, et au-dessous, les cinq éléments. Mais un État dans lequel chacun n'était rien et pouvait être tout, une religion à laquelle il fallait croire, et où l'on était obligé de discuter, de se chamailler, de lire un tas d'écritures pour croire de la

bonne manière, ces choses dérégées étaient inintelligibles pour eux; ils ne comprenaient pas; ils étaient désorientés, très perplexes, cherchaient une autorité. Naturellement, ils s'adressaient au grand roi turc de là-bas, leur suzerain, et au-dessus de lui, au *Bogdo Khan*, « au Saint Empereur », de Chine, incarnation de l'intelligence sur la terre. Le Saint Empereur Thang, qui n'était pas fâché de voir ces barbares de l'Ouest dans l'embarras, et de prendre son temps pour se renseigner, pour voir venir, les laissa se débrouiller. Il profita de l'occasion pour mater une fois de plus le turbulent Ili Khan. En 710, « on commença à bâtir, au delà du Fleuve-Jaune, les trois forteresses appelées Cheou-Kiang-Tching¹ »; les Chinois s'installaient au delà des Marches, en plein pays turc. Le résultat ne se fit pas attendre; « la troisième année de la période Khaï Youen » (715), les Karluk se détachèrent de l'Ili Khan, firent leur soumission à l'illustre Empereur. En 720, le kagan dont les Chinois orthographient le nom Me-ki-lien, et son frère, Keul Tékiné, tous deux fils de Koutloug Kagan, acceptaient franchement le protectorat chinois. Les Thang leur élevèrent un monument, sur leurs terres (à Kocho Tsaidam, près des ruines de Kara Koroum et de Kara Balgassoun), avec inscription bilingue, en chinois et en turc. C'est ce monument, récemment retrouvé, qui donne le déchiffrement de la plus ancienne écriture turque². On a vu, plus haut, l'analyse de cette remarquable inscription.

La stèle de Keul Tékiné nous montre qu'à l'époque où l'irruption des Arabes en Transoxiane les mit en contact avec les gens du nord-est, le Turc, inféodé aux Chinois, avait

1. Stanislas Julien, p. 480.

2. Bien que l'inscription chinoise soit un panégyrique de Me-ki-lien Kagan et de son frère, elle n'est pas la traduction du texte turc. Dans ce texte, Me-ki-lien n'est pas nommé, mais désigné par son titre de *bilguè kagan*, « khan savant ». La première inscription en l'honneur de Keul Tékiné, mort en 731, a été composée par le Bilguè kagan, et achevée de graver le 28 janvier 733; la deuxième, en l'honneur du Bilguè, est de 734.